

Pour un dictionnaire

Volume 19, numéro 6 (114), novembre–décembre 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60018ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1977). Pour un dictionnaire. *Liberté*, 19(6), 2–65.

pour un dictionnaire

En 1969, puis en 1970, nous avons entrepris la publication de quelques articles pour un éventuel dictionnaire québécois (politique et culturel, disions-nous). On trouvera ici la troisième livraison. Nous y avons rassemblé les articles anciens qui nous ont paru intéressants — à des titres divers — et les articles de cette année. Les dates sont indiquées.

*Définition = se dit de ce
qui n'est jamais définitif*
(Jacques Godbout, 1977)

A

ANGLAIS (FUITE DES)

■ Me promenant au Vermont par un beau dimanche après-midi j'aperçus, sur les pelouses devant des maisons cossues, des affiches : *FOR SALE*. A la troisième je me dis, ah ! la victoire du P.Q. au 15 novembre dernier a des influences néfastes sur l'économie du Vermont, les Anglais fuient ici aussi.

Jacques Godbout (1977)

ARGENT

■ Mot décrivant un métal devenu papier puis carte de crédit. L'homme étant un être de pensée symbolique continue à suer même si l'argent s'est fait plastique. Les banquiers sont des poètes réalistes.

Jacques Godbout (1977)

ARRIÈRE

■ Qualificatif que certain économiste américain attribuait au futur Québec indépendant. (Pour être juste, il avait également ajouté : *charmant*.) Sa vision, supposée anticipatrice, prospective venait, a-t-il reconnu par la suite, d'un certain dérèglement de sa conception du nombre. Dans cette perspective, quantifiant l'intelligence et l'imagination, il en avait déduit savamment qu'un petit peuple de six millions ne pouvait avoir la *puissance* d'une nation de deux cent quatre-vingts millions. En termes moins savants : l'effet cumulatif produit par le nombre ne pouvait être le même. Et toujours, selon

son curieux raisonnement, le Québec ne pourrait d'aucune façon concurrencer la magie productrice des Etats-Unis.

Fernand Ouellette (1977)

ASSIMILATION

■ « *Un liquide plongé dans un autre de volume supérieur, se dissout en lui.* » Ce postulat, appelé le *Postulat de Trudeau*, a servi de base à une nouvelle science, extrêmement complexe, puisqu'elle se fonde sur l'équation que « un plus un égale un ». Les savants ont étudié déjà plusieurs facteurs de cette science étonnante. Ainsi :

La *vitesse de dissolution* (facteur temps), qui augmente lorsqu'on ajoute à la réaction chimique quelques gouttes d'*immigratus variae* (anglophonis).

La *capacité de résistance* (facteur fric), qui fait que les liquides riches résistent mieux que les liquides pauvres.

La *vitesse de régénération* (dite aussi revanche des berceaux) favorisée par le climat rigoureux et la religion, mais fortement gênée par le développement de la télévision.

Jacques Folch (1977)

■ Celui qui mange l'autre devient semblable à celui qu'il a mangé. Le guerrier iroquois dégusta les couilles de Jean de Brébeuf et devint fort comme un jésuite. Bourassa mangea des hot-dogs et devint mou comme une saucisse. Ceux qui mangent du câble se font bobine. Dites-moi ce que vous dévorez et je vous dirai ce que vous deviendrez.

Jacques Godbout (1977)

ATHÉE

■ Mot qui ne correspond à personne, si ce n'est à Dieu, le seul qui puisse se passer de lui-même — et nous passer les sapins (voir ce mot) que nous sommes.

François Hébert (1977)

B

BARBE

■ Depuis une dizaine d'années, depuis l'époque où quelques Québécois portaient moustache, les choses ont bien changé. La barbe couvre la plupart des visages, aujourd'hui. C'est une mode. C'est un genre. C'est un *front*, dirait le sénateur Marchand. C'est destiné à cacher des choses, ça économise les rasoirs et le savon, c'est écologique. C'est même et surtout politique (voir : *péquiste*). C'est aussi rétro. C'est confondant. Le Québécois sans barbe attire beaucoup de regards.

Jacques Folch (1977)

BAROQUE

■ *On sait que selon l'esthétique baroque, la fonction se subordonne au décor, la structure se cache au profit de l'apparence, bref, le paraître l'emporte sur l'être. A-t-on jamais réfléchi au fait que le Québec est le pays le plus baroque qui soit et qu'allant plus loin que tous les autres, il s'est même doté d'une politique baroque? Ne relève-t-elle pas de l'esthétique baroque, cette politique municipale qui dissimule les taudis derrière des palissades de couleur, et qui songe à créer une maison d'opéra (forme baroque par excellence) avant d'ouvrir des parcs et des piscines? Il n'est pas beau, non, le décor de Terre des Hommes, même si les hommes, pendant ce temps, ont peine à vivre? Vive donc le baroque dont une autre caractéristique, comme on le sait aussi, est la prédominance du vide sur le plein.*

André Belleau (1970)

BAS DU FLEUVE (OU BAS ST-LAURENT)

■ *Région du Québec, aux limites mal définies qui sont le sujet de querelles de géographes. Les Montréalais,*

ignorants des choses du fleuve, s'y croient déjà en Gaspésie. Les Gaspésiens lorsqu'ils y passent d'aventure (et c'est rarement) se croient déjà arrivés aux banlieues de Québec. Les touristes étasuniens (notre Etat-soeur) le traversent en trombe, aspirés par la promesse de Percé. Si bien que cette région conserve la pureté d'une vierge de campagne, ce qui lui donne un caractère prenant.

Tourné vers l'un des plus beaux golfes du monde, et à l'endroit de sa plus grande beauté, le Bas du fleuve possède tout : des villes non artificielles, des villages calmes, une agriculture sans exagération, des rives sauvages, des sanctuaires d'oiseaux, des batures romantiques, des forêts en bon état, des lacs, des rivières. Le paradis vous dis-je. Pourvu que cela dure, et que l'on ne s'avise de s'en apercevoir.

Jacques Folch (1970)

BILINGUISME

■ *Le bilinguisme est une situation sociale dans laquelle, lorsque deux langues se côtoient naturellement et quotidiennement, la langue de la communauté économiquement et politiquement la plus forte devient la structure agressive en érodant et atteignant dans sa cohésion interne la langue de la communauté minoritaire. Bref le bilinguisme est un fait social où l'intérêt pratique seul donne l'ascendant et le pouvoir à une langue sur une autre. Si bien que dans la mesure où la langue de la majorité ne cesse d'agresser l'autre, il y a un glissement inévitable vers l'unilinguisme du groupe majoritaire. Toutefois, quelques esprits confondent encore cette situation sociale qu'est essentiellement le bilinguisme, avec la situation particulière d'un individu qui à Paris, qui à Londres, qui à Rome s'initie à une autre langue, dite langue seconde, dans une situation d'unilinguisme. Ces esprits, sans doute de bonne foi, affirment naïvement*

qu'il y a toujours eu du bilinguisme dans toute collectivité. Par conséquent on leurre le minoritaire en prônant le bilinguisme si l'on n'explicite pas très clairement qu'il ne s'agit que d'un bilinguisme institutionnel qui couronne sans affaiblir, deux unilinguismes de fait souhaitables. On peut admettre théoriquement qu'une nécessité politique pousse les hommes à vouloir instaurer un bilinguisme institutionnel dans un système fédératif, mais il est inadmissible que pour des raisons d'encadrement, on veuille porter atteinte à la seule situation saine et normale qui implique une coexistence de deux unilinguismes. Car alors cette prise de position conduit inéluctablement à la survivance d'une seule langue, celle de la communauté la plus forte.

Fernand Ouellette (1969)

■ Synonyme de greffe, « opération par laquelle on a pour ainsi dire créé des espèces secondaires » (Buffon).

Yvon Rivard (1977)

BIRON (RODRIGUE)

■ Ne passera pas à l'histoire comme Lord, mais comme leurre.

Jacques Godbout (1977)

C

CABRIOLE

■ De *cabri*, le petit de la chèvre. Désigne, au sens intellectuel, un saut dans lequel les idées battent l'une contre l'autre pendant que le penseur est en l'air. Pierre Trudeau est connu pour le nombre et l'élégance de ses cabrioles, comme il l'a prouvé, notamment, dans le cortège de Sa Majesté Elizabeth II au mois de mai 1977.

François Ricard (1977)

CACOUNA (GROS)

■ Charmante localité du Bas-du-Fleuve, Gros Cacouna est la précise cristallisation de notre aliénation. Avant chaque élection, chaque parti politique relance un projet de port de mer. Sa construction, mirobolante, coûtera des millions. Elle donnera du travail aux gens de l'endroit. Elle sera le moteur du développement régional. Il y aura distribution gratuite de sucreries (aux enfants), de bimbeloterie (aux indigènes) et d'indulgences (aux croyants seulement). Pas loin de ce port, en face pour tout dire, il y a l'Isle au Dragon (célèbre roman de Jacques Godbout). Mais le vrai serpent-de-mer québécois, c'est Cacouna. On y a enfoui des millions, en déblais et remblais. Inutile et grandiose, Gros Cacouna est ce porc de mer qui sommeille au cœur de chacun de nous.

■ Locution proverbiale : se faire passer un Gros Cacouna.

■ Néologisme : Gros-Cacouner.

Jacques Folch (1977)

CANADIENS FRANÇAIS

- *Un C.F. bien ordonné commence par lui-même.*
- De deux C.F. il faut choisir le moindre.*
- Il vaut mieux tenir son C. F. que courir après.*
- A l'impossible C. F. nul n'est tenu.*
- De la discussion avec un C. F. jaillit la lumière*
- Il ne faut pas dire C. F. je ne porterai point de ton eau.*
- Il ne faut jurer de rien . . . surtout pas d'un C.F.*
- Toute vérité n'est pas bonne à dire . . . à un C.F.*
- C.F. bien ordonné commence par lui-même.*
- Un mauvais arrangement vaut mieux . . . qu'un bon C.F.*
- Trop de C.F. . . nuisent.*
- A beau mentir . . . qui est C.F.*
- Coeur qui soupire n'a pas le C.F. qu'il désire.*
- A chaque jour suffit . . . un C. F.*
- Au royaume des aveugles les C. F. sont rois.*
- Il faut battre le C. F. pendant qu'il est chaud.*
- Il faut tourner son C. F. sept fois avant d'en parler.*
- Il faut rendre à César ce qui appartient à César et aux*
- C. F. ce qui appartient aux Anglais.*
- L'enfer est pavé de C. F.*
- La nuit, tous les C. F. sont gris.*
- Nul n'est C. F. en son pays.*
- L'oisiveté est la mère de tous les C. F.*
- Plus on est de C. F. plus on rit.*
- Point de C. F. bonne nouvelle.*
- Quiconque se sert d'un C. F. périra par un C. F.*
- Qui paye un C. F. s'enrichit.*
- C. F. mal acquis ne profite jamais.*
- Dans le doute n'appelle pas un C. F.*
- Tant va le C. F. à la taverne qu'à la fin il se casse.*

Raymond Lévesque (1970)

CLARK

- *On a toujours chaussure à son pied.*

Jacques Godbout (1977)

COMMISSION

■ *Galère pour laquelle on choisit généralement des forçats droitiers, qui, ramant tous ensemble du même bord, la font tourner en rond. Quand, par erreur, il s'y trouve des galériens non droitiers, il arrive que la barque s'immobilise, ou bien, parfois, avance un peu, généralement en zig-zag.*

Andrée Lajoie (1970)

■ Réunion de commis, payés à commission, qui se commettent communément au nom de la communauté.

■ Paranoïa non critique.

Jacques Folch (1977)

COMPTES NATIONAUX

■ Bilan comptable qui chiffre les impôts et les services rendus par le gouvernement fédéral aux diverses provinces dont le Québec. Seuls habilités à discuter du solde créditeur ou débiteur, les économistes ont rapidement avoué qu'on pouvait faire dire ce que l'on voulait à ces comptes nationaux. Encore un peu et ils avouaient que l'économie se situe dans l'indicible, comme la poésie. Au niveau du Québécois, ces comptes sont inaccessibles : si le Québec reçoit d'Ottawa plus qu'il ne contribue, nous voilà tous des quêteux ; si le Québec reçoit moins, nous voilà voleurs ou volés, suivant que l'on situe la péréquation côté coeur ou côté portefeuille.

Jacques Godbout (1977)

CONFÉDÉRATION

■ « La somme des masses de deux corps différents n'est jamais égale à une masse entière » (Postulat pléonasmique, ou théorème de Nadine).

Jacques Folch (1977)

CRAZY GLUE

■ Mots anglais, signifiant *colle folle*. Voir *mariage et raison*.

François Hébert (1977)

CRÉTIN

■ Fonctionnaire anglophone d'Ottawa qui décide de faire interdire la distribution au Canada de la revue *Penthouse*, parce que, dit-il, « les Canadiens ne sont pas en faveur du sexe oral ».

Jean-Guy Pilon (1977)

CRITIQUE (LE)

■ Il en est de deux sortes : les bons et les mauvais. Les meilleurs sont les mauvais.

■ Glose-up.

■ Pour tromper les poules, on allume et éteint les lampes du poulailler, dans un rythme accéléré. Le critique, lui aussi, doit pondre au rythme de parution imposé par son journal. C'est le forçat de la coquille, et de l'albumine délayée.

Jacques Folch (1977)

■ Enlève les cache-textes.

François Ricard (1977)

■ Demander à un écrivain ce qu'il pense des critiques, c'est demander à un lampadaire ce qu'il pense des chiens (disait John Osborne).

relevé par Jacques Godbout (1977)

CULTURE

■ *Le mot renvoie aux sens les plus enchevêtrés. Pour y mettre un peu d'ordre, il faudrait esquisser une grammaire élémentaire, mais qui reste plus encore à vivre qu'à écrire. Confrontons donc nos vocables et nos desseins.*

Et tentons de prendre la vue la plus large. Je propose qu'on parle d'abord de « culture première » et de « culture seconde ».

Le monde humain est un monde de signes. Il se déploie autour de nous en ces « correspondances » dont parlait Baudelaire. C'est vrai de la perception, où l'univers ne nous est pas d'abord livré comme une nature objective, mais sous les formes des paysages accordés ou

opposés spontanément aux intentions de nos consciences. C'est vrai du langage qui parle à travers moi avant même que je veuille, avec lucidité, prendre la parole. C'est vrai du costume, de l'habitat, de la nourriture, du sexe, où les divers besoins manifestent indissociablement les exigences de mon corps et un foisonnement de symboles que je partage avec autrui.

Mais l'homme ne se contente pas de s'ébrouer dans les signes. Il veut voir le sens du monde à distance de lui-même. Il fabrique des rites où, à l'écart du bruissement quotidien des paysages, du langage et des symboles, il tente de constituer un monde dont il dirait lui-même le sens. On pense tout de suite à ce qu'on appelle « l'homme cultivé ». Vous avez fait des études au temps de votre jeunesse, ce qui déjà vous a mis à distance de la culture première : apprentissage de langues étrangères (je veux dire, entre autres, le français), application au style et à la grammaire, accès à l'univers construit des livres et des sciences. C'est le soir ; vous vous rendez au théâtre ; ou encore, sous la lampe, vous prenez un livre. Du coup, vous vous mettez à l'écart de l'écoulement ou du bavardage quotidien des signes pour accéder à un autre monde où, en collaboration avec des acteurs ou un auteur, vous croyez survoler le sens de la vie. Privilège de l'homme cultivé que cette culture seconde ? Absolument pas. Pendant que vous assistez à la pièce ou lisez dans votre salon, d'autres hommes sont assis au Forum ou attablés dans une taverne : eux aussi se sont retirés des tâches habituelles pour célébrer le sens du monde. Ne sursautons pas à cette homologie de l'homme des bibliothèques et de l'homme des tavernes : les rites qui sont en cause supposent la même intention fondamentale, le même dédoublement de la culture.

Bien sûr, le problème se pose aussitôt de leurs différences. Ce n'est pas un préjugé aristocratique que de postuler que le poème va plus loin que les vociférations du Forum ou les ruminations des tavernes. Plus loin : mais où ? Depuis un siècle surtout, les poètes nous par-

lent d'un « autre monde » qui celui-ci ; d'un « monde spirituel » comme Baudelaire, d'un « enfer » comme Rimbaud... Que ce monde ne soit pas nommé, cela est sans doute inévitable. En ces matières le néant se dissipe à mesure qu'on l'affronte. Mais cette incessante construction d'une culture seconde où l'homme refait son habitacle par opposition à celui qui lui est donné, comment revient-elle sur la vie de tous les jours pour en récupérer les morceaux épars ? Nos gestes, nos dialogues, nos travaux, nos engagements sont-ils abandonnés à eux-mêmes comme un poids obscur et comme ce langage inconscient que tentent de déchiffrer les psychanalystes ? Les techniques, les pouvoirs, les paysages sales et grimaçants de nos villes sont-ils compromis par le poème ? Ou celui-ci coexiste-t-il avec tout cela, sans le mettre davantage en cause que ne fait la liturgie des tavernes par rapport à l'injustice qui règne dans les usines ?

La culture seconde doit refaire l'univers à l'écart de lui-même : cela est incontestable. Mais quelque chose devrait en être changé dans le monde tout court. Et pas seulement pour l'individu singulier : pour la communauté des hommes.

Nous atteignons ainsi un autre sens où on entend habituellement le mot « culture ». On parle de culture française, anglaise, malgache ou québécoise. On laisse à entendre ainsi que les arrangements de la culture ne sont pas les mêmes partout, que cette diversité renvoie à des ensembles particuliers où les hommes font commerce de signes : à des langages, à des moeurs, à des traditions. Cette diversité est aussi importante que celle des individus ; chacune élit des hommes et des femmes privilégiés, sans quoi l'univers serait à tout le monde et à personne. On n'aime guère — du moins au Canada — que ces communautés culturelles hétéroclites se mettent à rêver. La croissance économique et technique ne suffit-elle pas à occuper l'esprit des peuples ? Pourtant, les projets des nations ne sont-ils pas comme les poèmes,

c'est-à-dire la société mise à distance pour qu'on puisse en dire et en poursuivre consciemment le sens et les fins? Si disparaissaient ces poèmes collectifs, les oeuvres d'art et de littérature se perdraient elles-mêmes dans la délectation solitaire. Pour que les hommes ne s'égarerent pas dans le poème, il faut que celui-ci habite aussi, par des rêves communs, les pays d'en-bas.

Fernand Dumont (1969)

E

ÉCONOMISTE

- Demander aux économistes de trancher un débat politique comme celui qui oppose Québec et Ottawa, c'est aussi bête que de consulter son gérant de banque quand on a des problèmes matrimoniaux.

Jacques Godbout (1977)

ÉCRIVAIN

- Fabricant de pays avec ou sans parole.
- Miroir ou appareil photographique servant à capter l'obscène mouvement des âmes assoiffées, aussi appelé infrastructure.
- Machine à signaux fréquemment utilisée en critique littéraire.
- Broyeur broyé. Mot vide.

Yvon Rivard (1977)

ÉDITEUR

- Un livre, il faut quelqu'un pour l'écrire (*écrivain*), ensuite, l'imprimer (*typographe, imprimeur, correcteur, relieur, dessinateur*), ensuite l'offrir à la vente (*distributeur, libraire*). Il faut alors quelqu'un pour l'acheter (*acheteur*) et le lire (*lecteur*). Dans ce circuit historique complet où ne semblerait pouvoir se glisser pas même une aiguille, l'Éditeur a pourtant réussi à s'infiltrer. C'est le parasite capital, le profiteur-type, l'intermédiaire exemplaire. Il paie ; pas même : il emprunte l'argent. C'est le pou, c'est l'asticot, c'est le pagure ou bernard-l'ermite.

Jacques Folch (1977)

- Nom que l'on donne, au Québec, à certains truands ventripotents et photogéniques. Les éditeurs ont leur

Syndicat, leurs entrées au Gouvernement (qui doit leur verser régulièrement des redevances) et leurs propres techniques de séduction populaire, qui consistent soit à larmoyer publiquement pour apitoyer la galerie, soit à se faire passer pour des producteurs culturels oeuvrant pour le plus grand bien de la société québécoise. Ils se rassemblent en foires, généralement au printemps, pour copuler, partager leur butin et rédiger leurs notes de frais. Ils ont échappé jusqu'ici à la Commission d'Enquête sur le Crime Organisé.

François Ricard (1977)

■ Professionnel du livre qui, comme l'écrivain, devra bientôt se trouver un second métier.

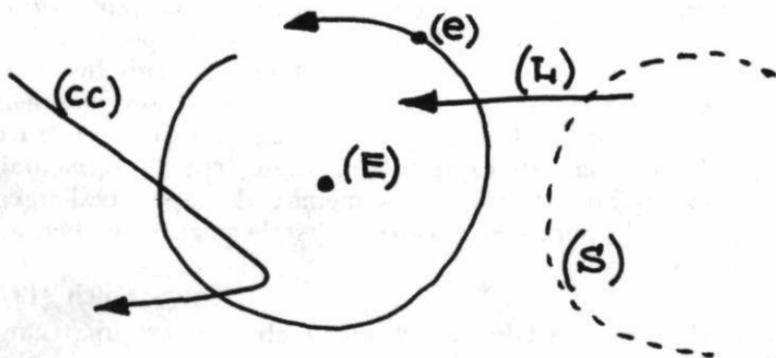
Jacques Godbout (1977)

ÉDITION

■ Phénomène physique complexe, (encore partiellement étudié, et dont certaines explications sont peu satisfaisantes) par lequel le travail (*Grand T*) d'un écrivain est offert à la vente par un système complexe, non complexe et complexant, nommé Editeur (*Grand E*).

Les recherches mathématiques sur ce phénomène sont fort ardues. Citons par exemple la *constante de Papillon*, qui se lit ainsi (voir figure) :

Soit un écrivain (*petit e*), gravitant autour d'un Editeur (*Grand E*), avec une vitesse uniforme.



Si un ou plusieurs Critiques (CC) croisent la trajectoire de (e), l'Editeur (*Grand E*) se soulève légèrement au-dessus du sol. Ce phénomène s'appelle l'*effet média*.

Si un ou plusieurs lecteurs (*Grand L*) pénètrent dans l'orbite de (e), l'Editeur (*Grand E*) grossit en raison directe de leur nombre, tandis que l'orbite de (e) tend à rester stationnaire. C'est alors l'*effet pourcentage*.

Si un Organisme (S), porteur de dollars, tend à se superposer à l'ensemble (E, e), les Critiques (CC) et les lecteurs (L) deviennent inutiles, et la figure tourne sur elle-même en se regardant le nombril. C'est l'*effet subvention*.

Jacques Folch (1977)

EINSTEIN

■ Ses derniers mots ont été, paraît-il : « *Je me suis trompé. Si j'avais su, j'aurais été plombier* ». Les robinets l'ont échappé belle.

Jacques Folch (1977)

ÉLECTION

■ Qui a voté, votera.

Jacques Folch (1977)

ENTREPRISE PRIVÉE

■ *Entreprise étrangère, ou qui le deviendra bientôt.*

Jacques Godbout (1970)

EPOXY

■ (Certains prononcent *épouxy*) Lien entre les époux.

François Hébert (1977)

ÉTAT

■ (S'écrit avec une majuscule, comme Dieu) Nation (voir ce mot) stable, fixée sur son sort, composée d'objets hétéroclites : immeubles, castonguettes, téléviseurs, formu-

lares, postes de péage, tabourets, souliers vides. Objets sans intérêt, sans les sujets. Toute nation tend à devenir un Etat, pour le meilleur et pour le pire.

François Hébert (1977)

ETHNIE

■ *Terme fâcheux qualifiant un groupe linguistique et culturel. On arrive vite à ethnocentrisme pour désigner les aspirations nationalistes normales des Québécois ; et, on a beau faire, ethnocentrisme a une certaine connotation péjorative.*

Hubert Aquin (1969)

EXEMPLE SUÉDOIS

■ Un camp de naturistes ouvert à l'année.

Jacques Godbout (1977)

F

FANATIQUES (LES)

■ Formes végétatives, atteintes d'une maladie de la mémoire, lesquelles se pressaient autour de Pierre-Elliott Trudeau I (voir ce mot) afin d'entendre, jusqu'à la fin, les éruclatations, les sophismes de celui qui prétendait toujours, conseillé par ses *légalistes* (voir ce mot), que l'Indépendance du Québec n'avait pas pu se faire, bien que les Nations-Unies eussent admis le Québec en son sein depuis une vingtaine d'années.

Fernand Ouellette (1977)

FARFINAGE

■ Exemple littéraire : « Seul un con peut donner de l'importance au contexte d'un texte » (voir aussi : *CRI-TIQUE*).

■ Exemple normand : « Pour une année sans pommes, on ne peut pas dire que ce soit une année sans pommes, mais pour une année de pommes, on ne peut pas dire non plus que ce soit une année de pommes ».

■ Exemple politique : « Voter P.Q. au Québec et Libéral à Ottawa nous permettra d'être bien représentés partout ».

Jacques Folch (1977)

FASCISME

■ *A l'origine, ce mot s'appliquait au régime de Mussolini parce que son parti était divisé en faisceaux. Dès lors, le terme a été appliqué à certains régimes autoritaires : celui de Franco, celui de Salazar, par exemple. On ne saurait le départir désormais de cette extension, car l'équivalent lexical n'existe pas en français pour désigner adéquatement ces régimes. Les régimes fascistes sont, à priori, des régimes de droite. A la limite, on appelle « fascistes » les gens de la droite.*

Hubert Aquin (1969)

■ Perte de temps historique. Après le passage de Hitler, de Salazar, de Mussolini, de Franco, des Colonels, des pays comme l'Allemagne, le Portugal, l'Italie, l'Espagne, la Grèce, ont repris cahin-caha, leur histoire clopinante. Commé si les régimes fascistes étaient des accidents historiques, s'en allant tôt ou tard à l'oubli... Avec sept millions de morts (bilan rapide)...

La différence entre le fascisme et le marxisme serait-elle là : que les régimes marxistes, eux, sont irréversibles ?... Les goulags ne ferment plus jamais leurs portes, du moins ce n'est pas encore arrivé... Prions, mes frères, pour que la ressemblance entre les deux régimes s'accuse encore : qu'elle soit si parfaite que l'un comme l'autre finissent par passer.

Jacques Folch (1977)

FÉDÉRALISME

■ *Forme de paranoïa.*

André Payette (1970)

FLORIDE

■ Les palmes du Québécois qui a bien travaillé.

Jacques Godbout (1977)

FOLKLORE

■ Il ne faut pas confondre les bonnes traditions et les mauvaises habitudes (Lao Tseu).

Le folklore est la morphine des peuples : elle leur permet de se supporter, et à plus fortes doses, de mourir heureux.

Jacques Folch (1977)

FUITE (DES ANGLAIS)

■ Phénomène de liquéfaction par lequel un corps tend à se dérober à l'interrogation de l'histoire en passant d'un état à un autre.

■ Repli stratégique facilité par l'absence de frontières.

■ Perte capitale.

■ Capitaux circulants.

■ Potentiel touristique.

Yvon Rivard (1977)

G

GÉRARD-D. LÉVESQUE

- Une confusion.

Jacques Godbout (1977)

GRÉCO (JULIETTE)

- Tous les rêves, toutes les femmes du monde, dans l'espace d'une voix.
- Respect, envoûtement, honneur, admiration.

Jean-Guy Pilon (1977)

H

HACHETTE

- Hachette *n'est pas* la culture française, mais en passe de la remplacer.

Jacques Godbout (1977)

I

IDENTITÉ

- Voir *sapin*.

François Hébert (1977)

INDÉPENDANTISME

- Mouvement par lequel une collectivité s'associe à une autre avec ou sans le consentement de cette dernière.
- (Spécialement, sens plus étroit) Crime contre l'humanité.
- (Populaire) Diminution de revenus provoquée par l'enrichissement de la langue française.
- (Technique) Mutation de la volaille en volatile (cf. « branchez-vous »).
- Vieilli) Séparatisme.
- (Médical) Processus par lequel un organe fait entendre sa voix.

Yvon Rivard (1977)

INFORMATION (THÉORIE DE L')

■ *La théorie de l'information, qui est une théorie de la physique, fut développée aux Etats-Unis dans les années quarante par les laboratoires de la société Bell. Pour le grand mathématicien Claude Shannon, qui en fut le père, le problème se posait de la façon suivante : sur un circuit donné, comment assurer la réception fidèle d'un message malgré les perturbations, les parasites et autres formes de bruit ? Ce qu'il importe de retenir, c'est que Shannon, par sa théorie, nous permet de considérer l'information du point de vue de la quantité et même de mesurer cette quantité grâce à une unité de mesure. Aujourd'hui, la théorie de l'information joue un rôle essentiel dans la conception des systèmes complexes tels les ordinateurs.*

L'apport de la théorie de l'information à la linguistique théorique a été jusqu'ici non négligeable bien qu'assez limité. Il concerne surtout la statistique du discours (voir par exemple les recherches de Mandelbrot) et nous lui donnons une meilleure compréhension de certains phénomènes de fréquence de mots (loi d'Estous-Zippf). Dans l'état actuel des recherches, il n'apparaît pas possible d'appliquer la théorie de l'information à la sémantique. Bien plus importante et rentable pour la linguistique nous apparaît la théorie générale des automates. On sait qu'elle coïncide assez exactement avec la grammaire formelle de Chomsky. Ainsi que le remarque le linguiste tchèque Peter Sgall : « Des liens très étroits ont été créés entre la linguistique et la théorie des automates. La grammaire générative de Chomsky est cette forme de description de la langue qui peut être comparée directement à l'appareil mathématique dont on se sert dans la théorie des automates pour figurer la structure formelle de systèmes très variés. »

On peut de ce point de vue considérer la grammaire comme une « machine logique ». Inutile d'ajouter que le structuralisme trouverait dans ces tentatives, s'il daignait s'y intéresser, des sujets de profonde délectation.

En pédagogie, la théorie de l'information a fourni des notions utiles qui ont permis une analyse plus précise et réaliste du processus de communication maître-étudiant : émetteur, récepteur, filtre, feedback, redondance, bruit, rendement informationnel, etc. L'enseignement programmé (qu'il ne faut pas confondre avec l'enseignement par ordinateur) en a bénéficié.

Quant aux études littéraires, elles n'ont pas offert de prise solide à la théorie de l'information. Une théorie de la physique — c'est normal — trouve plus facilement des champs d'application en biologie (dans le cas qui nous occupe : neurophysiologie et génétique), ou en électronique, que dans l'espace d'un poème d'André Breton.

André Belleau (1970)

INQUISITION (L')

■ Organisme, distinct du Gouvernement d'Ottawa, occulte selon certains historiens, composé principalement d'éditorialistes de *La Presse*, du *Devoir*, dévoués corps et âme à Pierre-Elliott Trudeau I (voir ce mot), dont la tâche désespérée consistait à dénoncer l'hérésie « séparatiste » sous toutes ses formes. Ministres et députés du Parti québécois n'avaient pas aussitôt ouvert la bouche, et encore moins proposé un projet de loi, que déjà le tribunal les avait condamnés, ridiculisés (croyait-il). Ce que dans leur jargon éthique, très soucieux de leur image, ils appelaient : *donner la chance au coureur*. Leur intransigeance et notamment le ridicule de leurs lamentations suscita rapidement des quolibets, puis de l'indifférence de la part de la population saine et équilibrée, laquelle en était venue à les nommer : « L'escadron des éditorialistes ». La plupart de ses membres éminents moururent dans la disgrâce de leur inspirateur qui, dans sa maladie tardive, en était même venu à les réprover et à les considérer en partie responsables (surtout à cause de l'indigence de leur imagination et la médiocrité de leurs sophismes) de son propre échec.

Fernand Ouellette (1977)

J

JEUNESSE ÉTUDIANTE CATHOLIQUE (J.E.C.)

■ *La J.E.C. est un mouvement d'action catholique étudiante qui est né au Québec au cours de la dépression économique des années 30, grâce en grande partie à l'initiative des Clercs de Ste-Croix (et tout particulièrement du R.P. Emile Legault), qui s'inspirait de la « mystique » ayant présidé à la fondation, antérieure de quelques années, de la J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Catholique), sous l'égide des RR. PP. Oblats de Marie-Immaculée.*

Peu après sa fondation, la J.E.C. (comme la J.O.C. et la J.A.C.) se trouva en conflit avec l'A.C.J.C., mouvement de jeunesse sous l'égide des RR. PP. Jésuites, qui entendait orienter l'ensemble des mouvements catholiques de jeunes. Ce conflit portait, au plan des structures, sur l'autonomie des mouvements d'action catholique spécialisée. La J.E.C., se prévalant des principes du fondateur de la J.O.C., le chanoine Cardijn — l'apostolat du semblable sur le semblable — réclamait de l'épiscopat un mandat spécifique lui permettant d'orienter elle-même son apostolat selon les besoins spirituels du milieu étudiant. Ce mandat lui fut finalement accordé, et la rupture fut consommée entre l'A.C.J.C. et la J.E.C.

Cette rupture devait avoir des conséquences très profondes sur l'orientation politique éventuelle de toute une génération ayant grandi dans l'atmosphère de la dépression économique et de la deuxième guerre mondiale. C'est que l'A.C.J.C., s'inspirant largement des thèses de l'abbé (plus tard le chanoine) Groulx, entendait mener de front l'action patriotique (nationale canadienne-française) et chrétienne des jeunes, alors que la J.E.C. entendait axer son action au plan spirituel. Il faut dire que le nationalisme de l'A.C.J.C. s'accompagnait d'une

forte dose de traditionnalisme, voire de conservatisme, quant aux méthodes d'action (par exemple, respect beaucoup plus accentué de l'autorité), alors que la J.E.C. mettait l'accent sur le personnalisme. Politiquement parlant (bien qu'à l'époque rien ne le laissait prévoir) ces deux tendances devaient conduire les tenants de ces deux « écoles », le nationalisme conservateur et le personnalisme libéral, vers l'Union Nationale d'une part, vers le Parti Libéral fédéralisant d'autre part. On peut dire qu'en gros Daniel Johnson fut un produit de la tendance A.C.J.C. (encore que dans l'action catholique il soit plutôt issu de Pax Romana et des comités nationaux et diocésains d'action catholique), et que Gérard Pelletier en est un de la J.E.C.

Pour revenir à la J.E.C. elle-même, notons que son orientation spécifique (découverte du milieu, réflexion sur ses problèmes, prise de contact avec la pensée catholique progressiste française, notamment le personnalisme communautaire d'Emmanuel Mounier), devait l'amener à prendre certaines initiatives temporelles qui lui semblaient découler de ses préoccupations proprement spirituelles et de son souci d'incarnation de ces valeurs. Le milieu étudiant lui doit, par exemple, le départ, au cours des années 40, des coopératives étudiantes, ainsi que la création du premier organisme ayant groupé les journaux étudiants.

Une première vague de dirigeants de la J.E.C. avaient déjà pris une certaine distance par rapport au nationalisme canadien-français. Subséquemment, cette indifférence au nationalisme s'accompagna d'une critique acerbe des caractéristiques aliénantes d'un certain nationalisme. Il n'est donc pas étonnant que la majorité de ces ex-dirigeants de la J.E.C. se soient trouvés, dans les années 50, en opposition virulente au régime Duplessis. Certains d'entre eux allèrent même jusqu'à la dénonciation pure et simple du nationalisme : il est remarquable que plusieurs d'entre eux se retrouvent aujourd'hui dans l'orbite d'Ottawa. On peut dire qu'ils

forment l'une des ailes les plus militantes de l'anti-séparatisme.

Cette orientation ultime n'était pas encore clairement établie lorsqu'un noyau d'ex-dirigeants de la J.E.C. et de leurs amis fondèrent la revue « Cité libre », qui devait s'acquérir, pendant une décennie, une audience considérable. Pour la première fois chez nous, des catholiques convaincus et pratiquants rompaient avec le cléricalisme ambiant, prônaient ouvertement la séparation de l'Eglise et de l'Etat en même temps que l'acceptation du pluralisme religieux, de même qu'une certaine socialisation de notre milieu.

Directement ou indirectement, les ex-dirigeants de la J.E.C. allaient faire sentir leur influence dans nombre de domaines, notamment le théâtre (chez les Compagnons de St-Laurent), le milieu syndical (presque exclusivement la C.S.N.), le clergé, dans le monde des « mass media » (journaux, film, radio, télévision), dans l'édition, dans l'enseignement, dans la politique (libérale) et le fonctionnarisme provincial (depuis la « révolution tranquille ») et fédéral.

Comme il se devait, les anciens de la J.E.C. ont aussi joué un rôle considérable dans ce qu'on est convenu d'appeler « le mouvement oecuménique ».

Ces quelques notes, forcément simplificatrices, ne prétendent pas tenir compte de l'évolution ni de l'influence qu'ont pu exercer tous les ex-dirigeants de la J.E.C. Par exception, certains d'entre eux ont voulu réconcilier le nationalisme avec la recherche d'une société personnaliste et progressive (un peu dans le sens où l'entend Claude Ryan, issu non de la J.E.C. mais des instances supérieures de l'action catholique).

Il va également de soi qu'il s'est trouvé dans le groupe un certain nombre d'opportunistes qui ont su utiliser le mouvement et son vocabulaire à des fins toutes personnelles.

Réginald Boisvert(1969)

JOUAL

« Il n'y a rien de plus contraire aux intérêts du peuple et de l'égalité que d'être difficile sur le langage. »

Robespierre

■ Pour André Laurendeau, les membres du FLQ étaient des « fauves ». Pour les indépendantistes, les policiers sont des « chiens ». Pour Mao, les Américains sont des « tigres de papier ». Pour Jean-Marie Bédard, les capitalistes et leurs politiciens sont des « vipères lubriques ». Pour Edouard d'Anglemont, les pétroleuses de 1834 sont des « louves du faubourg ». Pour Théophile Gautier, les révolutionnaires de 1871 sont « les hyènes de 1793 et les gorilles de la Commune ». Pour le Frère Untel, dont on s'est tôt rendu compte qu'il était plutôt Quelconque, la langue que nous parlions était du « joual ». Ainsi le recours à l'écurie ou au zoo ne date-t-il pas d'hier quand on veut perdre quelqu'un. Par un calcul moraliste et sans doute bien intentionné, le Frère Quelconque se disait : dire qu'ils parlent joual leur sera à honte et ils voudront changer, se corriger. Et les bourgeois d'applaudir. Je le sais, j'en ai été. Mais plus tard, il allait devenir évident que la libération de notre langue n'allait pas être le premier, mais le dernier mot de notre libération totale. Qu'il fallait voir la langue non plus comme deux cents ans de Jules-Paul Tardivel, de E. Blanchard, de Victor Barbeau, de Gérard Dagenais et de Jean-Marie Laurence : un objet esthétique sans lien avec tout le réel, mais bien plutôt comme un fait historique. Quel lieu privilégié de recherches et surtout de découvertes sur l'état de notre Etat, la langue ne devenait-elle pas alors ! Elle était proprement le premier fait révolutionnaire de toute autre perspective, en fait la seule autre étant de viser à la « correction » du langage, ne pouvait apparaître que comme de plus en plus mystifiante et procédant du traditionnel mépris bourgeois pour tout ce qui est le peuple. Le « lousy french » a couronné (provisoirement, j'imagine, car l'aberration à cet égard n'est sûrement pas terminée) cette théorie, ce chapelet

d'injures issues toutes armées de cerveaux certains de leur supériorité sur « le commun ». Quand on parle de la trahison des élites, c'est là qu'elle se manifeste au premier chef. La vraie trahison des clercs, c'est de mépriser au lieu d'analyser. L'utilisation systématique du « joul » devenait ainsi du terrorisme littéraire. Depuis, toutefois, les attitudes ont changé. D'authentiques faiseurs, tels Eloi de Grandmont ont fait une mouture du Pygmalion en « joul » pour quelques dollars. Michel Tremblay avec les Belles-Soeurs, Jacques Geoffroy avec son show Ti-Pop, L'Osstidcho de Charlebois et quelques autres ont été des manifestations réelles d'une nouvelle réalité artistique, et d'une nouvelle réalité tout court. Ce fut ce qu'on peut appeler « le joul assumé », qui suit l'époque de ce que j'appelais en 1964 « la rédemption du joul ». On parla « joul » sans honte, aussi se mit-on à parler « québécois ». Et la présence de « Lindberg » et « Egg génération » (de Pélo-Sabourin-Charlebois-Forestier) au Hit Parade d'Europe No 1 ; et la présence de Réjean Ducharme au Hit Parade de Gallimard sont la prophétique preuve de l'accession prochaine de la Terre-Québec à l'âge de la parole, de SA parole.

Gérald Godin (1969)

L

LANGUE

■ *La langue est à la fois le code d'une société dont les membres communiquent par le mot, et celui d'un psychisme qui a le pouvoir de se distancer par rapport premièrement à lui-même, sujet, donc de se saisir comme objet, et deuxièmement par rapport à l'objet ou le monde qui l'entoure. Par conséquent tout ce qui est verbalisable glisse du niveau de l'existence au niveau d'éléments de code. Ainsi par ce code l'homme se structure et structure le monde. Tout ce qui affaiblit cette structuration affaiblit le pouvoir de l'homme de saisir le réel. C'est le cas de toute tentative de structuration dans un milieu de bilinguisme. Des travaux récents auprès d'enfants de Maillardville le confirment. Ces quelques considérations soulignent qu'une langue est un fait social qui dans sa transmission même à l'individu propose, selon les lois internes de sa propre structure, un acquis codé de l'humanité, tout en permettant, supportant et rendant communicable la pensée soit d'une façon objective en se présentant essentiellement comme un code où la nécessité de faire passer clairement le message l'emporte sur la subjectivisation qu'implique l'expression (signe); soit d'une façon subjective en étant une mutation du code puisque celui-ci se charge de l'expérience personnelle du sujet et s'appuie davantage sur le symbole que sur le signe.*

Fernand Ouellette (1969)

■ *Moyen de communication, comme le Canadien National, Air Canada, etc., mais plus rapide (deux vitesses, du son et de la lumière) et qui mène non à des lieux mais à des gens. Fait culturel que la littérature nie et confirme par divers jeux avec des mots comme *Adam, Eve, Oedipe, Gargantua* . . . Au Québec, véhicule et objet de maints bavardages, et d'une loi fondamentale.*

François Hébert (1977)

LAURENTIDES

Région légèrement montagneuse du Québec où se trouvaient plus de 15,000 lacs ou étangs poissonneux, beaucoup d'arbres, quelques rivières et une faune nombreuse et variée. Les Québécois ont entrepris de peupler cette région depuis trente ans environ, à raison d'une heure par semaine (actuellement tous les lundis de 7 h. 30 à 8 h. 30). Sur un sol impossible, où rien ne pousse correctement de ce qui se mange, ils ont entrepris, à la suite d'un prêtre-paysan et d'un vieil écrivain, ce qu'ils appellent une colonisation. A force d'assujettissement consenti, et glorieux, à un dogme religieux étroit, à une doctrine de prolifération des familles pauvres, et surtout à la toute-puissance de l'argent, ils ont réussi, lundi après lundi, subventionnés par la radio-télévision d'Etat, à transformer cette région agreste en jachères tristes, maigres prairies où paissent des troupeaux faméliques, fermes décrépites et déboisements anarchiques.

L'exemple de cette colonisation se transmet par tradition télévisuelle : toutes les semaines, le mythe-dollar, la rouerie victorieuse, la richesse dominante sont martelés à chacun des descendants de ces premiers colons. Ce qui sans doute est excellent, puisque nous nous précipitons toujours à l'assaut des Laurentides où abondent les motels infects, les fausses auberges françaises pour professionnels (sic) en goguette, les cabanes à hot-dogs qui s'annoncent quatre milles à la ronde par de jolies pancartes de couleurs, et bien d'autres établissements où le petit commerce se développe, avec la pollution.

Il reste peu de poissons. Peu d'animaux. Seuls, quelques loups parfois se risquent à descendre aux villages, où ils deviennent commerçants, fils de Poudrier-la-Honte.

Jacques Folch (1969)

LÉGALISTE (LE)

■ Espèce particulière de tartufe qui prétendait que l'avenir d'un peuple est lié à un texte de loi. Aussi le

peuple québécois ne pouvait légalement accéder à son Indépendance que si le Gouvernement de Londres, sur demande du Gouvernement d'Ottawa, modifiait la constitution canadienne. Bref, l'Indépendance, par définition, était impossible. Le texte écrit par le colonisateur aurait toujours priorité sur la volonté d'un peuple vivant. Parfois sénateur, constitutionnaliste, toujours pharisien, le légaliste se comportait comme si l'Indépendance, dans cette optique, était un don du maître à son esclave *arriéré* (voir ce mot). Comment n'aurait-il pas été difficile de dissocier cette conception d'un chantage odieux ? Le légalisme, qu'on osait défendre en public, n'était qu'une forme de violence ou le masque de la force qui se voilait sur la tribune.

Fernand Ouellette (1977)

LÉVESQUE (RENÉ)

■ Chef du Parti québécois, Premier Ministre du Québec depuis le 15 novembre 1976. Admiré et aimé tendrement par les écrivains du Québec depuis fort longtemps, avant même la lourde responsabilité qui lui a été confiée, monsieur Lévesque n'a jamais su leur rendre cette affection chaleureuse qu'ils espéraient. Et depuis, certains écrivains se sont tus, d'autres flânent hargards dans les rues du Vieux Montréal, ou composent des oeuvres sombres, névrotiques comme sous les jours noirs du non-regretté Maurice Duplessis.

Fernand Ouellette (1977)

LIBÉRAL

■ *Membre du parti libéral.*

On est Libéral, au Québec, de père en fils, par bonne tradition ou mauvaise habitude. Il semble donc que la psychopathologie et l'aspect physique du Libéral devraient tous deux varier autant que varient les générations ou les traits héréditaires. Et pourtant non ; le

Libéral se reconnaît à coup sûr, dans la rue, dans une soirée, au restaurant, et de façon infaillible.

Le Libéral de type citadin s'habille généralement sport, en veston de tweed et pantalons boudinés et accordéoniques. C'est un snobisme, ne nous y trompons pas : rien pour l'aspect, tout pour la tête, c'est ce qu'il pense de lui. C'est aussi pourquoi il soigne celle-ci en l'affublant d'une coiffure toujours affectée, en ondes (style de Monsieur Gérin-Lajoie) en tempête (style de Monsieur Marchand) et dont il surveille le poivre-et-sel avec délectation. Cravate tissée, lunettes à grosse monture lui sont familières. Si, au contraire, il décide de se vêtir en technocrate — nous verrons plus loin que son moi-profond l'y porte — le complet oxford, la moustache, le noeud papillon, le gilet-à-pointes, voire le chapeau et le parapluie ne l'effrayent pas (style de Messieurs Gérin-Lajoie, Bourassa, et même Trudeau-en-congrès).

Voiture : semi-sportive, genre Mustang. Ou alors Citroën (Michaud). Volkswagen pour Madame. Station-wagon à cause des enfants, mais avec la nostalgie de la semi-sportive. Ceintures de sécurité.

Résidence : quartiers centraux bien policés, avec anglais tout près, mais entre nous (style Outremont, N.D.G.). Maison sobre, un peu froide. Il est de l'élite, il en est persuadé.

Le Libéral est un technocrate ou admire la technocratie (s'il n'en fait pas partie). Pour lui, statistiques, sociologie, économique sont autant de mots-clés. C'est un sérieux, volontiers cassant (il sait qu'il sait) qui tente de persuader (il est sûr qu'il sait bien). Son immense confiance, en lui et ses amis, lui joue parfois de vilains tours, lui faisant prendre ses désirs pour des réalités et perdre parfois ses élections. Mégalomane pour l'Etat (il veut tout, et tout de suite, et cher), le Libéral est pourtant économe pour lui-même et les siens (toujours ce mépris affiché des signes extérieurs de richesse). Sur ce plan particulièrement, il est bien l'anti-thèse de l'Unioniste (voir ce mot).

Le Libéral fréquente les terrasses de café, les restaurants étrangers, le Vieux Montréal. Il élève ses enfants dans une liberté presque totale ; c'est dire qu'une certaine pagaille familiale lui sied bien. Il réagit, dit-il, contre son enfance à lui, brimée par Duplessis, les bonnes soeurs, les curés et autres calamités dont il rebat les oreilles de tous. L'un de ses mythes favoris est en effet la lutte contre ces calamités, lutte à laquelle il affirme avoir participé activement.

Il respecte le parlementarisme anglais, critique rondement la couronne (par condescendance, depuis le F.L.Q.) et les Français (qu'il admire par ailleurs). Son modèle est en Suède (il n'y va pas souvent). C'est un pacifiste. Il lit l'Express et le Nouvel Observateur, il a lu Cité libre et Histoire d'O. Parti-Pris l'agace. LIBERTE le dérouté. Le Devoir le réveille (il est abonné). La Presse l'endort, s'il la lit parfois.

En province, le Libéral, évidemment différent, tend cependant à ressembler au Montréalais qu'il admire secrètement. Ainsi s'établit une progression dans la continuité libérale type, à tout le moins sous forme de tentation, tentation qui porte le Libéral de province vers le Libéral citadin, celui-ci vers le Libéral technocrate, celui-ci vers le Libéral au pouvoir à Québec, celui-ci vers le Libéral fédéral, et ce dernier vers sa petite ville natale, qu'il administre alors avec pondération.

Le Libéral est légèrement vindicatif : il écrase de mépris son contradicteur et l'on sent qu'il pense « comment peut-on ne pas être libéral? ». Mais cela ne dure heureusement jamais longtemps. Le fond du Libéral est bon. Mais il ne faut jamais le contredire. C'est un grand nerveux.

Affections libérales types : celle du foie, de l'estomac, des reins, du pharynx.

Langage : châtié. Un peu ampoulé. Voix grave. Signe particulier : aucun sens de l'humour.

Jacques Folch (1969)

LIBERTAIRE (ANARCHISME)

■ Théorie suivant laquelle la révolution ne ressemble à rien de connu. Cette lapalissade désopilante a valu à l'anarchisme tous ses insuccès, tant il est vrai que le conformisme est maître du monde.

Jacques Folch (1977)

LITTÉRATURE

■ « *De quoi donc vous mêlez-vous* », avait dit le Prince à l'Arioste lui présentant, tremblant, son grand poème. Ce n'est pas d'aujourd'hui que la littérature est contestée.

Aujourd'hui, on affirme qu'elle est finie en alléguant McLuhan qui se trouve à être, assez curieusement, l'un des grands critiques littéraires de notre temps.

On allègue aussi le cinéma sans songer que le clivage de l'ancien et du moderne ne passe nullement par ce qu'on a convenu d'appeler les médias. Il y a plus de rapports réels et profonds entre l'oeuvre de Rabelais, qui est un livre vieux de quatre siècles, et le *Yellow Submarine* des Beatles ou la *Petulia* de Richard Lester qui sont des films récents, qu'entre ces derniers et un autre film, par exemple le *Benjamin* de Michel Deville dont on aura peine à trouver un équivalent plus totalement infect et réactionnaire.

Maintenant, ce sont les professeurs qui relancent le fameux cri : « *poètes, vos papiers!* » Mais le poète n'a pas de carte d'identité en règle avec estampille. Et on ne le consulte d'ailleurs pas sur la question. Seulement, encore aujourd'hui, avec les mots de notre temps, il s'efforce dans la solitude de refaire le monde, transformant la langue (ou le langage) en un certain type de parole. Ce phénomène singulier ne comporte aucun rapport allant de soi avec d'autres qu'on nomme production et consommation. Bien plus, il se trouve — cela va faire de la peine à beaucoup de braves gens — que le cinéma n'est pas un langage, ni la télévision, ce qui

ne signifie pas que les cinéastes ou les téléastes ne sont pas des personnes ayant quelque chose à dire. Mais Rubens ou Rodin, qui n'étaient pas des écrivains, avaient aussi quelque chose à dire.

Le rapport entre l'écrivain et le langage (le langage défini de façon précise et non lâche ou purement métaphorique) est spécifique et on doit le considérer et l'étudier comme tel. Le rapport entre le cinéaste ou le téléaste et les images (et ce qui permet les images) vaut également qu'on l'étudie comme un phénomène ayant ses caractères propres. Il faudrait cesser de parler du cinéma avec des concepts empruntés à la littérature ; voilà tout le problème de la critique cinématographique actuelle. Mais l'inverse est vrai aussi.

La meilleure façon de comprendre ce qui précède, c'est de se mettre soi-même à écrire un poème, une nouvelle, un roman.

André Belleau (1970)

M

MAISON MOBILE

■ *Zool.* Hybride né du croisement de la tente amérindienne et de l'automobile américaine, ce qui explique qu'on en trouve le plus grand nombre de spécimens au Québec. Dans son jeune âge, la maison mobile se nomme roulotte ou caravane, hiberne d'octobre à mai et, durant l'été, tout en restant au sein de sa mère, gambade allègrement par monts et par vaux et ne s'arrête que provisoirement, dans les basses-cours nommées « parcs à roulettes/trailer park » et situées généralement non loin d'un point d'eau et d'un débit de hot-dogs. Parvenue à l'âge adulte, la roulotte engraisse brusquement, ses pièces intérieures se multiplient, il lui pousse un auvent, un trottoir, une pelouse, deux ou trois fenêtres de plus et même, chez certaines variétés, un appentis de bois ou de tôle ondulée ; alors elle devient maison mobile et s'immobilise, le plus souvent à proximité d'un village, où elle a tendance à proliférer rapidement. La chasse aux maisons mobiles est un sport municipal de plus en plus répandu, mais que risquent d'entraver les récentes mesures prises par le gouvernement péquiste pour protéger l'espèce, dont on songe même à faire, sous peu, l'animal emblématique du Québec régénéré.

François Ricard (1977)

MAJORITAIRE

■ Cri du coeur, au seuil de la souveraineté entrevue. Quand mon fils m'a crié, par-delà l'Atlantique, dans la nuit du 15 au 16 novembre 1976 : « On est majoritaire », il s'insérait, à son insu, dans une longue tradition d'espoirs toujours déçus, mais qui, ce jour-là, prenaient pied sur la terre ferme.

Il n'a pas dit « le Parti québécois remporte les élections » ou encore « le Parti libéral est défait » ou « on

aura un nouveau gouvernement », il a crié avec son coeur « on est majoritaire », c'est-à-dire « nous pouvons désormais penser à être ; vivre devient possible, le Québec se profile sur nos paupières ».

Etre majoritaire c'est aussi vouloir être digne.

Jean-Guy Pilon (1977)

MAO TSE

■ ... J'veux dire ?

Jacques Godbout (1977)

■ Toune.

Jacques Folch (1977)

MAO TSE TOUNG

■ Chinois qui vécut à Montréal, y fonda diverses revues marginales qui eurent une grande influence d'abord sur la revue parisienne *Tel Quel*, ensuite sur le destin de la Chine.

François Hébert (1977)

MARIAGE

■ Voir *epoxy*.

François Hébert (1977)

MASSE

■ Le *Robert* dit : « Quantité relativement grande de substance solide ou pâteuse, qui n'a pas de forme définie, ou dont on ne considère pas la forme. » Exemple : les *travailleurs*. Les marxistes-léninistes avancés employent plus volontiers le terme de *prolétariat*, mais éprouvent quelques difficultés à le définir.

François Hébert (1977)

MELTING PET

■ Le *Melting Pet* est une sorte de fondue très canadienne dans laquelle on fait cuire une viande de boeuf de l'ouest dans du réduit de sirop d'érable. Ce n'est pas un dessert.

MELTING-POT

■ Se dit du creuset américain. Le multiculturalisme canadien se dit : melting PET.

Jacques Godbout (1977)

MER À LA MER (DE LA)

■ (*Locution proverbiale*) *La devise du Canada est de la mer à la mer (a mari usque ad mare). Depuis quelques années et le réveil de certains nationalismes, plusieurs ajoutent : et surtout, pas de vagues.*

Jacques Folch (1969)

MICHEL ROY

■ Au sens propre, petit penseur du journal *Le Devoir*. Au sens figuré, peut aussi désigner une sorte de paravent, comme en font foi certaines expressions aujourd'hui consacrées : « Un Michel Roy décoratif », « Le Michel Roy de Don Quichotte » (Sancho Pança), « Devant la CECO, O'Bront s'est abrité derrière le Michel Roy de la dignité offensée », « Un Michel Roy pliant », « Le Michel Roy de Ryan », etc. Dans *Petits bourgeois* (p. 171), Balzac écrit : « Claude était entouré d'un petit Michel Roy en bois blanc pour le garantir des vents du côté de la fenêtre et du côté de la porte ; mais ce Michel Roy, composé de deux feuilles très minces, le laissait recevoir la chaleur du poêle ».

François Ricard (1977)

M.L.

■ P.C.C.

Jacques Godbout (1977)

MOUFFE

■ Jolie et intelligente animatrice de la radio d'Etat en 1977. Mouffe est au joul ce que Gaétan Montreuil est au français : une exagération sonore.

Jacques Godbout (1977)

N

NATION

■ Mot issu (au XIIe siècle) du latin *natio*, « naissance, extraction », qui a pris peu à peu la place du mot *tribu* (voir ce mot), puis au XXe siècle, le sens de « société homogène ». Les critères permettant de déterminer cette homogénéité varient selon ceux qui les émettent, et ceux-ci varient selon les nations auxquelles ils appartiennent. Les Québécois forment une nation fondée sur leurs origines catholique et française ; comme la religion (voir ce mot) s'en va, pas fous, ils demandent à la langue (voir ce mot) d'en tenir lieu et à l'Etat (voir ce mot) d'en garantir le développement.

François Hébert (1977)

NATIONALISME

■ *Vers le XVIIe siècle, les grandes nations européennes ont pris corps. Toutefois, ce n'est qu'au XIXe siècle qu'on parla de « l'éveil des nationalités » pour se référer aux mouvements insurrectionnels qui provoquèrent la sécession de la Belgique du Royaume des Pays-Bas, celle de la Pologne de l'Empire russe et celle de la Norvège du Royaume de Suède. Seulement au XXe siècle, le terme « nationalisme » fut d'un emploi généralisé : de fait, de nouvelles nations se constituèrent en Etats indépendants à même les débris soit : de l'Autriche, soit : de l'Empire Ottoman, soit : de l'Empire Britannique, soit : de l'Union Française. En Suisse, on parla aussi de la nation jurassienne qui demeure toujours assujettie au Canton alémanique de Berne. Au Québec, le nationalisme fut d'abord ambigu en cela qu'il incluait des revendications trans-canadiennes. Vers les années 1950, le mot prit une acception restreinte et ne désigna plus, par la suite, que l'aspiration indépendantiste du groupe francophone du Québec.*

Hubert Aquin (1969)

NÉO-PLATONISME

■ *Le néo-platonisme, qui naquit dans l'Alexandrie du IIIe siècle, court en filigrane de toute la culture occidentale. Il a connu de multiples avatars, dont une tendance profonde et constante à nier la réalité charnelle au profit de l'esprit, à refuser l'existence concrète au nom de principes universels et immatériels.*

A la Renaissance, le néo-platonisme fut illustré avec éclat par Marsile Ficin (1443-1499), célibataire à l'abri du besoin qui, fêté et protégé par l'« establishment » de l'époque, enseignait « que le corps par nature est uniquement sujet de passion et de corruption » (« Commentaire sur le Banquet de Platon », Chap. III). A Ficin s'opposa la grossièreté et l'obscénité géniales de Rabelais (1494-1553), écrivain pauvre dont l'oeuvre constitue une exaltation indécente de la richesse multiple et plurivalente de la vie.

Si l'on peut parler de néo-platonisme en peinture (notamment chez Botticelli) ou en littérature (par exemple chez Coleridge ou Novalis), par contre on ne saurait affirmer avec certitude l'existence d'un néo-platonisme politique, sauf au Canada où il constitue pour l'historien des idées un phénomène original et fascinant.

Le néo-platonisme politique au Canada, dont les principaux adeptes sont Pierre-Elliott Trudeau et Gérard Pelletier, est né après la Crise de l'union du jansénisme moral avec l'universalisme (voir ce mot) jéciste. Il prétend se fonder sur la seule Raison, sur des principes universels, et rejette comme dangereux ce qui à ses yeux est tributaire du particulier et de l'accidentel (sentiments, affectivité, aspirations, déterminations linguistiques ou culturelles). Cette attitude s'oppose au réalisme lyrique des écrivains québécois qui associent la découverte et la possession de la terre québécoise à celles du corps féminin et s'abandonnent sans retenue au multiple et au devenir.

André Belleau (1969)

NORMAUX (GENS)

■ Terme utilisé par les péquistes et, généralement, les qualifiant, ainsi que ceux qui les comprennent. Antonyme : *aliénés* (forcément et étymologiquement, les autres). Synonyme : *civilisés* (ceux qui ont eu leur voyage, ont été charriés, sont sortis du bois et sont arrivés en ville).

François Hébert (1977)

O

OPPOSITION (L')

■ Qu'elle soit unioniste ou libérale, elle ne provoque que dans la mesure où elle est paralysée. Dans les projets de loi d'un gouvernement qui se tient debout, elle a une horreur, feinte ou non, de ce qu'elle n'a pas eu le courage de proposer, soit par couardise, soit par pur électoralisme. Elle s'acharne, n'étant pas inexpérimentée mais par-dessus tout roublarde, à recommander précisément ce qu'elle sait par expérience impossible. Là où la gestion réelle l'écrasait, étouffait son imagination, l'impuissance statutaire la désenglué : elle se donne à elle-même la comédie d'avoir des fantômes d'idées. Sa tartuferie lui donnerait de l'acuité si elle n'était pas organiquement aveugle. Après les événements de la loi 101, on peut dire, sans trop exagérer, qu'un peuple le moins lucide ne peut que rejeter, avec un *botté* exemplaire, phénoménal, ce ballon qui durant des années, au pouvoir ou dans l'opposition, a prétendu défendre ses intérêts vitaux. Le peuple n'aura jamais trop de mépris pour ceux qui ont tenté de briser son évolution naturelle en le dupant. La mystification n'a toujours qu'un temps.

Fernand Ouellette (1977)

P

PEPIN (JEAN-LUC)

- Fait les commissions de Trudeau.
François Ricard (1977)
- Le sourire posthume d'André Laurendeau.
Jacques Godbout (1977)

PÉQUISTE

- Membre du Parti Québécois.

Il y a deux sortes de péquistes. Les péquistes chauds constituent la base du parti, et sont des militants inconditionnels. Leur faible revenu leur donne un air sympathique : ouvriers, paysans, employés... Mais leur conviction profonde leur donne un air hargneux. Ils se méfient, on voit bien. Seriez-vous anglais, que vous les regardez ?... On bien *libéral*, voire *unioniste* (voir ces mots) ? Ou alors immigré ? Le péquiste chaud se méfie de tous, et de tout. Une longue habitude, qui date des temps où il se faisait régulièrement insulter.

Le péquiste chaud est plutôt petit de taille. Sec, nerveux, dépeigné. Yeux bruns. Il s'habille de cuir ou de « jean ». Il aime Vigneault, les gigues, Yvon Deschamps. Il lit *Le Jour*. Il porte souvent la barbe. Son plat favori est la fondue bourguignonne.

Le péquiste froid, lui, constitue le sommet de la pyramide péquiste. Sa principale caractéristique est le mépris. A tel point qu'il n'est pas rare de rencontrer des péquistes froids, las de ne trouver plus personne à mépriser et qui se mettent à se mépriser eux-mêmes. C'est que le péquiste froid a un problème : il veut qu'on reconnaisse sa supériorité. Ce n'est pas de l'orgueil, c'est un sentiment de justice ; ainsi raisonne le péquiste froid, auquel le paradoxe n'a jamais fait peur.

Le péquiste froid est généralement grand, bien portant, intelligent. Il a les yeux bleus. Souvent barbu, il

est vêtu façon boutique, un peu affecté. Il fume des gitanes, ou la pipe. Il envoie ses enfants à l'école privée française et veille à la qualité de l'anglais qu'on y enseigne.

Mais qu'est-ce qu'un péquiste froid peut bien manger ?

Jacques Folch (1977)

PERCÉ (ROCHERS DE)

■ *L'attrait magnétique de ces rochers tient-il au fait qu'ils présentent les deux symboles sexuels : la tour et la caverne ? Une réflexion s'impose. Elle est là, dans l'eau.*

Jacques Folch (1970)

POLITICIEN

■ César risquait sa vie : pour prendre le pouvoir, pour le conserver. S'il le perdait, souvent il perdait sa vie. C'était physique. Il y avait responsabilité véritable. Le politicien moderne, lui, plus son grade est élevé plus ses risques sont faibles. A la limite, César ne risque plus rien. Ainsi donc, le physique a cédé la place au moral, les douleurs de César sont devenues intellectuelles. Victoire historique. Nous approchons de l'âge d'or, où le Chef ne sera plus qu'un pur esprit.

(Voir aussi : *élection.*)

■ Locution proverbiale : Comme on fait son chef, on se couche.

Jacques Folch (1977)

POPULATION

■ Terme souvent employé par Robert Bourassa, non dans son acception géographique, ni dans le sens de « peuple », mais signifiant : « l'électorat », dont le nombre variait proportionnellement aux dollars de la Caisse. René Lévesque dit plutôt : *les gens* ou *le monde*, et dans ses meilleurs discours, *le peuple* (qu'il considère

comme une totalité, et non comme une partie opposée à une élite, intellectuelle, patronale, anglophone ou autre).

François Hébert (1977)

PRÊTRE

■ (*Vx.*) Homme d'église se reconnaissant à la soutane, à la tonsure et à la diction. Aujourd'hui, l'espèce se fait rare, sauf à la Réserve de Rome (dite aussi Vatican), où il en subsiste de nombreux spécimens en liberté surveillée. Mais conformément à la loi de Darwin, des mutations provoquées par l'évolution du milieu ont donné naissance à quelques sous-espèces mieux adaptées : 1) le *prêtre-grimpeur*, petit rongeur à barbe doué de la faculté de changer de couleur et de forme selon l'environnement. Ce mode de camouflage lui permet de survivre dans presque tous les milieux : la gauche, le droite, les ministères, la télévision, la littérature et même les quartiers défavorisés. On le repère cependant à sa grande agilité, à son débraillé et à son idéalisme (ainsi qu'à la rage qu'il soulève chez Jacques Godbout), mais l'absence de femmes n'est plus un indice sûr ; 2) le *défroqué-coupable* : a généralement les cheveux gris et le coeur amer, mais garde souvent la diction et les idées d'origine ; pullule dans l'enseignement ; gîte aussi, à l'occasion, dans le P.Q. ; 3) l'*intellectuel-marxiste-léniniste* : se distingue des autres en ce que, n'ayant jamais eu de soutane, il n'a pas à la dissimuler et peut laisser plus librement paraître ses autres caractéristiques : moralisme, soumission à l'autorité, tendance à la prédication, culte des textes sacrés, amour des symboles et de son prochain. Publie des annales, organise des conciles et anathémise souvent.

François Ricard (1977)

PRIORITÉ

■ Mot du vocabulaire péquiste pouvant désigner à peu près n'importe quoi. En français, ce mot s'emploie au

singulier, absolument ou précédé de l'article défini ; mais en péquiste, on l'emploie le plus souvent avec l'article indéfini et comme attribut : *Ceci (ou cela) est une priorité*, ou au pluriel : *Nos priorités*, et parfois même précédé de l'adjectif « premières » : *Nos premières priorités*, ce qui montre à quel point s'est dégradé son sens originel : il est devenu synonyme, à l'heure actuelle, d'« intention » ou de « chose à faire ». Certains enfants de foyers péquistes disent maintenant : « Maman, j'ai une priorité de pipi ».

François Ricard (1977)

PROGRESSISTE (LE)

■ Ou bien il est dévoré par sa mauvaise conscience, son désir ; ou bien il est soulevé par sa réflexion, sa raison. Le plus souvent il refuse le passé et le présent. Il a même une détestation profonde de l'esprit nostalgique, mélancolique, esprit trop aisément indifférent ou hostile à l'action, au changement non seulement de ce qui est, mais de ce qui a été. Sa haine du bourgeois est d'autant moins vive qu'il est lui-même pécuniairement à l'aise. Son propre équilibre le protège de l'anarchie, de la seule passion destructrice. Ainsi pourra-t-il aborder rationnellement, scientifiquement, sans trop d'illusion, le problème de la transformation du présent. Son idéologie le supporte. Il ne déroge pas plus à son idéologie que l'intégriste ne s'éloigne de la Tradition. C'est, d'une certaine façon, un esprit scientifique qui prend racine dans le terreau religieux. Il a fini par perdre le souvenir de ses sources. Par contre, le progressiste sera d'autant plus virulent, destructeur qu'il sera pauvre, désespéré, coupable, sous l'emprise de sa nature religieuse déviée. Il n'acceptera aucun mouvement, aucune pensée qui pourraient se situer à sa gauche. Inconsciemment il s'engagera dans une escalade vers la gauche, obliquant de position en position, afin de se sécuriser, se décul-pabiliser et donner un sens à sa vie. A la longue, il

finira par prendre en horreur le progressiste « scientifique » qu'il rejettera comme l'artisan du compromis, le rongeur de sa solidité rassurante, l'iconoclaste de la grande image qu'il se fait de son idéologie. Si l'un, plus calme, plus « jouisseur » de la vie, s'accommode relativement bien du présent tout en espérant un monde meilleur dans l'Histoire ; l'autre, maladivement « pur » (comme Savonarole), s'épuise à démasquer, à maudire les illusions d'un progrès qui préalablement ne s'attaque pas de façon systématique à la « structure », au « système » global avant d'oser faire un pas concret pour les hommes broyés par l'Histoire présente, *l'ici*. En somme, tous deux, le « scientifique » et le « religieux » vénèrent l'Histoire : l'un se soumet à l'évolution, l'autre provoque, appelle la révolution ; l'un accepte d'oeuvrer au sein du Parti québécois, l'autre conspue ce parti de bourgeois. Ils ont choisi, qui dans les tortures destructrices et déshumanisantes, qui dans le confort bourgeois propice à la souplesse, une direction historique devant emporter l'homme dans un paradis utopique. D'une certaine façon, ne pas être progressiste c'est accepter la récurrence du mal en l'homme, son instinct de destruction, l'impossibilité d'une ascension soutenue, l'omniprésence agissante de la mort, malgré les camouflages et les illusions. Bref ! le non-progressiste plus accroché au présent qu'au futur, au miracle qu'au progrès, consent à agir dans l'Histoire en dépit d'une conception pessimiste, catastrophique du sens de l'Histoire ; là où le progressiste, plus rousseauiste, se laisse bercer par l'ouverture blanche d'une Histoire qui se fonde sur une vision de l'homme transformé, « amélioré » progressivement par l'Histoire elle-même.

Fernand Ouellette (1977)

R

RACISME

■ (Synonymes : Allophobie, Autres). Une étude attentive des autres prouve jusqu'à l'évidence que nous sommes meilleurs qu'eux.

Jacques Folch (1977)

RAISON

■ La raison est la colle du logis.

François Hébert (1977)

RADIO

■ Je ne me souviens plus très bien : était-ce le matin, au milieu du jour ou de la nuit, le soir peut-être ? Ou alors à des instants si fréquents qu'il n'y a plus de moments ni de temps précis, nommé, identifié dans ma vie. Tout se déroule toujours de la même façon.

On frappe à ma porte. J'ouvre et je dis :

« Entrez... Qui êtes-vous ? »

Et la voix me répond : « Je suis l'infini... »

Reprise par Alain Trutat qui en avait emprunté l'essentiel à Aragon, voilà la plus belle définition que l'on ait jamais donnée de la radio.

Jean-Guy Pilon (1977)

RÉVOLUTION PERMANENTE

■ On ne peut certainement pas reprocher aux gens d'essayer, puisqu'ils y réussissent.

François Hébert (1977)

RÉVOLUTIONNAIRE (CONFORMISME)

■ Le conformisme était inscrit dans l'idée même de révolution. Celle-ci n'est-elle pas destinée à remplacer

l'état de choses par un nouvel état soigneusement programmé ? Donc : conforme ? Il conviendra de n'utiliser le mot « révolutionnaire » qu'accompagné du mot « conforme ». Ou le mot « conformisme » qu'accompagné du mot « révolutionnaire ». Il faut savoir où l'on va.

Jacques Folch (1977)

RELATIVITÉ

■ « On ne peut pas tracer une droite de n'importe quel poing à toutes les figures imbéciles. » En effet : 1 - L'espace est courbe. 2 - Toute l'énergie n'y suffirait pas. 3 - La masse est énorme. Ainsi s'illustre la célèbre équation $e = mc^2$. Ainsi voyons-nous, aussi, que la relativité est en quelque sorte le frein permanent que la nature a prévu contre les emballements de la morale.

Jacques Folch (1977)

RELATIVITÉ LITTÉRAIRE

■ Les résultats d'expérience démontrent deux constantes littéraires :

1 - Plus le nombre de lecteurs (l) augmente, plus la valeur du texte (t) diminue. Ce qui se traduit par la fonction :

$$t = \frac{n}{l}$$

2 - Par ailleurs, plus la valeur du texte (t) augmente, plus le nombre de lecteurs (l) augmente aussi. Ou encore :

$$l = t \times n$$

La résolution de ces deux fonctions amène l'égalité suivante :

$$\frac{l}{t} = t$$

Ce qui prouve que plus la valeur d'un texte (t) augmente, plus elle diminue. Tout est relatif. CQFD.

Jacques Folch (1977)

RELIGION

■ *Paul VI déclarait, le 14 novembre 1968 : « Dieu n'est pas mort ». En octobre de la même année, d'ailleurs, la mère de Dieu apparut à Saint-Bruno, en banlieue de Montréal. Paul VI et Gérard Filion doivent savoir de quoi ils parlent.*

Jacques Godbout (1969)

■ *Vieille affaire. Objets rétros : dogmes, missels, images de saints, troncs, encensoirs, cloches, chasubles, châles sur les épaules des femmes, enfants de choeur, jésus joufflus, etc. Ce qui relie un homme à soi-même et au monde : une sorte d'ombilic multiple. Comme l'Etat sans la ou les nations qui le composent, n'est rien sans la foi et les fidèles, et les infidèles. Conséquence (souvent déplorable) de la foi, qui est la seule vérité et qui ne peut être définie dans un dictionnaire, ni ailleurs. Pour certains, un absolu qui garantit la foi : une sorte d'assurance-vie. Pour d'autres, un syndicat de curés noyauté par la mafia : une cohorte de démons.*

François Hébert (1977)

RIN

■ *(Rassemblement pour l'Indépendance Nationale) : Parti indépendantiste fondé en juillet 1960 par trente citoyens réunis, au nord de Montréal, sous la direction de Marcel Chaput et André d'Allemagne. Ce parti fit beaucoup parler de lui au cours de ses huit années d'existence. Lors du congrès national du RIN les 25 et 26 octobre 1968, à Longueuil, les délégués des différentes régions votèrent pour la fusion du RIN avec le Parti Québécois fondé quelques semaines plus tôt. La disparition du RIN n'a pas fait beaucoup de bruit, non plus que l'offrande d'environ vingt-cinq mille dollars qui fut offerte inconditionnellement au Parti Québécois.*

Hubert Aquin (1969)

ROI

■ La royauté fonda la Nouvelle-France. Un roi cousin l'envahit et la subjuga. Depuis ce temps, l'Amérique du nord de langue française garde un attachement pour les rois. Nous avons le Chemin du Roy, bien sûr, que De Gaulle parsema de ses homériques incantations : « Je te salue, Donnacona... » (Donnacona n'était-il pas un roi, aussi ?).

Nous avons surtout, dans nos villes, une foule de Rois. A Montréal, en voici quelques-uns d'authentiques : Le *Roi de la Bière d'épinette*, le *Roi de la Pédale* (!), le *Roi de l'Enlignement* (si occupé, appelez... etc.), le *Roi des Bas-culottes*, le *Roi du Disque de Verdun*, et le *Roi Vendeur de Pièces Enregistrées*. Ce sont les meilleurs, les plus connus, de l'annuaire du téléphone.

Jacques Folch (1977)

RYAN (CLAUDE)

■ Héritier de Lord Durham et de Henri Bourassa qui se prit pour un penseur, mais dont l'histoire retient qu'il fut un fieffé spécialiste des conjonctions de coordination, et de subordination.

François Hébert (1977)

S

SALONS

■ La littérature de salon est surtout pratiquée en cette seconde moitié du XXe siècle dans les salons de l'université.

Jacques Godbout (1977)

SAPIN

■ John Fitzgerald Kennedy eut un jour la témérité de proclamer tout haut : « Je suis un Berlinois ». Jamais néanmoins il n'eut le courage d'affirmer : « Je suis un Noir » ou « Je suis un Vietnamien ». Pour sa part, Pierre Elliott-Trudeau eut à maintes reprises le culot (atténué à vrai dire par le mot « aussi ») de déclarer : « Je suis aussi un Québécois ». Hélas ! On sait trop peu que l'instigateur de ces nobles paroles fut le curé Labelle qui, par un beau jour d'été du siècle dernier finissant, parmi les conifères de la forêt laurentienne, affirma dans un murmure quasiment inentendu : « Je suis un sapin »...

François Hébert (1977)

SÉPARATION

■ Acceptable entre Pierre et Margaret. Inconvenante entre Pierre et René. Question de sexe ?

Jacques Folch (1977)

SISYPHE (MYTHE DE)

■ Essayer de se débarrasser d'un boomerang en le lançant au loin. Expliquer à quelqu'un le cas du Québec.

Jacques Folch (1977)

SOCIÉTÉ (JUSTE)

■ *Slogan de la campagne électorale du candidat Pierre-Elliott Trudeau ; la « juste société » est aussi un anglicisme.*

Jacques Godbout (1969)

SOLITUDE

■ Je ne connais aucun état plus décrié ni plus mal connu. Plus redouté. On en parle constamment de façon négative, comme d'un empêchement à atteindre quelque chose de mieux, de plus beau, de plus amusant surtout.

Or, la solitude est valeur positive, est noble valeur de vie. Elle est lieu d'attente et d'évaluation, de réflexion inespérée, de prise en charge de ses distances intérieures.

Elle est occasion unique et privilégiée d'amitié avec soi-même, de réconciliation profonde avec son présent, et, très souvent son passé.

Comme toute richesse, elle comporte des contraintes et des servitudes, car elle est aussi merveille, éblouissement, vertige, mais jamais facilité.

Elle se refuse aux catégories, elle se rebiffe, elle se cache. Elle est fière et, parfois, insolente.

Il faut sans cesse essayer de la conquérir, de l'assumer, tenter de la plier à son rythme de vie en sachant très bien que c'est elle, finalement, qui gagnera le dernier matin, qui l'emportera superbement sur nous, sur tout.

Elle est et sera pour l'homme le seul et unique état où le bonheur total devient impossible.

Bienheureuse et bienfaitante solitude !

Jean-Guy Pilon (1977)

SOLITUDES (DEUX)

■ Deux parallèles s'aiment. Hélas.

■ Deux parallèles se détestent. Heureusement.

Jacques Folch (1977)

T

TÉLÉVISION

■ Il y a deux réseaux de télévision pour lesquels le public paye : le réseau privé, alimenté par une taxe indirecte sur les produits de consommation (dite publicité) et le réseau d'Etat alimenté par l'impôt sur le revenu. Le réseau privé n'est pas libre, et le réseau d'Etat n'est pas national.

Le réseau privé, s'il innove parfois au plan de la télévision, reste conservateur au niveau des idées. Le réseau d'Etat au contraire, reste conservateur dans son langage télévisuel, bien qu'il soit progressiste au plan des idées.

De là à conclure qu'il faille créer une troisième chaîne mi-privée, mi-étatique, il n'y a qu'un canal à franchir.

Jacques Godbout (1969)

TICS (DE LANGAGE)

■ Il en est des tics de langage comme du vêtement : tout politicien se décrit par les premiers, comme par le second.

Duplessis portait des costumes bleus, et « croisés ». Comme le drapeau qu'il donna à la province. Il commençait ses discours, paternaliste, par ces mots : *Mes chers amis* . . . Toute une époque.

Sauvé, lui, était grave. Vêtu de laine peignée, sombre, il commençait ainsi : *Mesdames et Messieurs* . . . Barrette s'empressa de copier Sauvé ; cela ne dura guère.

Lesage pontifiait : *Eh bien, voici. Mon gouvernement* . . . disait-il toujours. Or, on ne voyait rien, et le gouvernement ne lui appartenait presque plus. Les cheveux « cochés » de Gérin-Lajoie allongeaient, doucement, ceux de Lévesque s'envolaient un à un. Arriva

Johnson qui se mit à jouer avec ses lunettes pour se donner le temps de réfléchir, avant de lancer, immanquablement : *Permettez-moi de vous dire...* (politesse, culpabilité?). Après le drame de sa mort, Bertrand se mit des complets clairs, pour égayer. Il disait, se souvenant sans doute de Duplessis : *Cherrrs électeurrrs...* Mais le ton n'y était pas.

Bourassa apporta une touche délicate : vêtu minet (épaulettes accrochées au plafond par deux hameçons, cravates rayées) coiffé d'une onde languide, il commençait tout en disant : *Comme je l'ai déjà répété plusieurs fois...* Pléonasme hardi d'adolescent agacé.

Vint Lévesque. Il dut s'acheter un complet vite-vite, et louer un smoking. Prophète, il commence toutes ses phrases par : *Ecoutez...*

Jacques Folch (1977)

TRENET (CHARLES)

■ Dans les rues de Québec, vers la fin des années cinquante, Charles Trenet m'a raconté cette histoire qui l'émouvait encore :

« Au cours d'une tournée en Gaspésie, j'ai reçu un jour un hommage extraordinaire. Le curé d'un petit village avait réuni une chorale d'enfants pour m'offrir quelques chansons en remerciement de mon passage chez eux. Le concert impromptu s'est terminé par une chanson que le curé présenta comme *un vieux folklore de votre beau pays*. Et la petite chorale entonna « Douce France... », m'offrant sans le savoir une de mes chansons ! J'en fus ému aux larmes. Je faisais donc partie de l'âme populaire. C'est ce qui peut arriver de mieux à un compositeur de chansons ! »

Jean Royer (1977)

TRIBAL

■ (Mot d'origine anglaise). Se dit de tout jugement que porte sur une tribu le sorcier de la tribu voisine.

Yvon Rivard (1977)

TRIBU

■ Ce mot a une longue et instructive histoire. Dans l'antiquité judaïque, dont s'est inspiré le latin ecclésiastique (*tribus*) par lequel le mot nous est arrivé, nous donnant des dérivés tels que *tribunal*, *tribut*, *attribuer*, le mot désignait chaque groupe ethnique qui se disait issu d'un des douze fils de Jacob. L'équivalent grec du mot (*phulé*), désignait les subdivisions ethniques : chaque peuple prétendait descendre d'un ancêtre commun et comprenait diverses *phratries*. Chez les Romains, le mot renvoyait à une division topographique : il y avait quatre *tribus urbaines* ou quartiers, et trente et une *tribus rustiques*, à leur tour divisées en *curies*. A l'époque de la Révolution française, le mot a pris une valeur péjorative en désignant, comme dit le petit *Robert*, un « groupe social et politique fondé sur une parenté réelle ou supposée, chez les peuples à organisation primitive », comme si les révolutionnaires français n'avaient pas été eux-mêmes des sortes de primitifs, et Robespierre (avec son ami Guillotin) un coupeur de têtes comme il en existe (peut-être) en Papouasie. Et pour un Pierre Elliott-Trudeau, la tribu désigne d'une manière ambiguë à la fois les Québécois tels que les tribuns péquistes voudraient qu'ils fussent, et les Québécois tels qu'ils sont, puisqu'ils ont élu les susnommés tribuns. Il est temps de redonner un sens plus pur au mot *tribu*.

François Hébert (1977)

TROISIÈME

■ La troisième option constitutionnelle proposera : « Un Québec indépendant dans un Canada sans frontières ». A défaut peut-être d'avoir su créer un Québec sans frontières dans un Canada indépendant.

Jacques Godbout (1977)

TRUDEAU (PIERRE-ELLIOTT)

■ *Homme du monde.*

Jacques Brault (1969)

■ Héritier de Sir Wilfrid Laurier, et donc de Lord Durham, et de Tristan Tzara, qui dit un jour que l'histoire est semblable à un « chariot », que les ancêtres sont des « bâtons dans les roues », et un autre jour, que l'indépendance du Québec se ferait quand sa « grand-mère aurait des roues ». Il charrie, c'est sûr, et quelqu'un finira bien par lui mettre quelques clous dans les pneus de son cerveau. (Voir *sapin* et *tribu*).

François Hébert (1977)

TRUDEAU I

■ Pape et Savonarole du néo-fédéralisme canadien, né à Montréal, mort en exil à Ottawa en maudissant sa terre natale, entouré des membres muets de l'*Inquisition* (voir ce mot) et de *légalistes* (voir ce mot). Longtemps considéré comme un humaniste par ses amis et une gloire nationale par les siens, il échoua dans ses tentatives multiples de déraciner l'aspiration à l'Indépendance de son peuple qu'il considérait (au nom de principes, mais principalement à cause d'une névrose remontant à sa prime enfance), trop *arriéré* (voir ce mot) pour mériter sa souveraineté politique. Petit maître dans l'imprécation contre les Québécois, il savait toucher le cœur des anglophones et des allophones; sophiste (héritier en ligne directe de la logique aberrante de certains Grecs), il ne cessait de nourrir ni de reconforter les derniers *fanatiques* (voir ce mot) qui l'environnaient et l'encensaient en répétant en chœur : « Ce serait un crime contre l'Histoire de l'humanité ».

Fernand Ouellette (1977)

TRUDEAU II

■ Fils du précédent.

Jacques Folch (1977)

U

UNIONISTE

■ Membre du parti de l'Union Nationale.

Fondée en 1936 par Maurice Duplessis et Paul Gouin, fils d'un premier ministre libéral (Lomer Gouin), l'Union Nationale était bien sous les auspices de l'ambiguïté, dès sa naissance. Elle allait s'y maintenir jusqu'à la mort du Chef et les mauvaises langues disent même « au-delà ». Mais la fée Ambiguë, si elle marqua le Parti, oublia le militant.

L'Unioniste, en effet, est un homme solide, bien typé, évident, resplendissant. On le reconnaît de loin. Il s'habille comme un bourgeois, en « costume du dimanche » tous les jours, avec chemise blanche à col amidonné et cravate soyeuse. De préférence chauve, il peigne ses cheveux, lorsqu'il en a, de façon classique, et s'affuble de chapeaux mous du plus pur effet 1936 (rappel historique ? on ne sait). C'est un lunaire, en général souriant, membre de clubs variés et non moins lunaires que lui : Lions, Rotary, Richelieu, Optimistes, Quatre H et parfois de tous à la fois.

Voiture : toutes les lignes sûres et bien portantes comme lui : Monarch, Pontiac, Mercury, Dodge. Parfois Peugeot. Un Unioniste au volant d'une Porsche constitue la rareté même. Son rêve, bien sûr, serait la Cadillac, avec chauffeur.

Résidence : quartiers de banlieue ou ville de la périphérie (île Jésus, Laval, Chomedey, Duvernay, voire Boucherville). Il lui faut une maison cossue, avec des « rangs de pierre » sur la façade, un ample gazon, des sapins bleus pour les guirlandes de Noël. Il accorde, on le voit, une importance à l'apparence des choses. Ce n'est pas de l'ostentation, c'est un placement. C'est du moins ce qu'il pense.

L'Unioniste, en effet, est foncièrement un administrateur. Il aime les chiffres clairs, les intérêts de père de famille, les bilans, les actions boursières. Son respect presque maladif pour l'argent n'est pas un vice : c'est un état d'âme. Il pense que tout s'achète, même s'il le déplore, et que deux et deux font quatre. Toute la méfiance du monde s'est réfugiée en lui, sa peur de se faire flouer est proverbiale. Elle est visible aussi. Au pouvoir, il sera donc chiche, pondéré, voire grippe-sous, réservant ses largesses pour lui-même et l'image prospère dont il veut à tout prix s'affubler. Il est donc à l'opposé, en ce domaine du Libéral (voir ce mot).

L'Unioniste fréquente les concerts et les musées, de préférence classiques. Il est en effet cultivé, ou anxieux de l'être, va en Europe s'il le peut, et en parle à qui veut l'entendre. De Gaulle l'épate, il envie secrètement les Français d'en avoir un, ils ne le méritent pas, pense-t-il ; le culte du chef, du grand homme historique, du père respectable, du sage un peu « croche » est en effet ancré au coin le plus secret de son subconscient, près d'une image de Maurice que les pires critiques n'ont pas réussi à ternir.

Lectures : Paris-Match et McLuhan (à cause des mass-media qui le fascinent, et pour avoir l'air à la page. Mais il a préféré Teilhard), Time Magazine, l'Express parfois, la Presse régulièrement. Possède une bibliothèque avec le Rumilly complet (qu'il se promet de lire un jour) et toutes sortes d'ouvrages sérieux, dont (dans un angle) les libertins du XVIIIe siècle finement illustrés.

L'Unioniste est un bon vivant. Son aspect est affable. Il ne s'énerve (un peu) qu'à l'évocation du socialisme qui l'inquiète maladivement. Conservateur d'origine, il est simplement bien conservé. Sa ténacité optimiste ne se dément jamais, rien ne l'ébrèche. C'est un calme sanguin, sujet aux affections cardiaques, aux embolies, aux refroidissements et au diabète.

*Langage : bon enfant. Roule volontiers les « r », avec une voix un peu nasillarde, fleurant le terroir.
 Signe particulier : imperméable aux critiques.*

Jacques Folch (1969)

UNITÉ NATIONALE

■ Il est permis de dire que sa situation géographique semblait prédestiner le Canada à devenir un seul et unique pays. Il suffit de contempler une carte : un enfant verrait que cette vaste étendue de terres ne contient aucune frontière.

Jacques Folch (1977)

UNIVERSALISME

■ *Universalisme se dit du néo-platonisme (voir ce mot) politique canadien quand celui-ci invite les Québécois francophones à passer du particulier à l'universel, c'est-à-dire à s'« ouvrir au monde ». Pour ceux qui ne sont pas québécois de langue française, cet universalisme ne saurait se présenter exactement dans les mêmes termes. Pour les Québécois : sous peine de se couper du reste du monde, éviter les envolées sans escales vers New-York, Paris, Londres, mais arrêter en cours de route à Medicine Hat ou Ottawa ; ne pas se contenter de lire « le Monde », « le New York Times » et « Lui », y ajouter le « Toronto Star ». Pour les autres : savoir l'anglais et lire le « Toronto Star ».*

André Belleau (1969)

V

VIOLENCE

■ *Vous avez déjà tâché de trouver une définition de la violence? J'entends une définition bien objective qui ne suscite en vous aucun parti-pris. Je sais bien que les dictionnaires mentent pour tous les mots, mais au moins ils donnent la cote des vocables sur le marché courant du langage. Pour la violence, le cours de la bourse est singulièrement affolé ces temps-ci.*

Le mot appelle dénégation et morale. Pourquoi ne pas partir de là? On voudrait bien distinguer avec précision la violence « légitime » et la violence « illégitime ». Mais devant les manifestations concrètes de la violence, nous sommes toujours placés devant des cas ambigus. Mon père est souvent revenu de l'usine gonflé de colère en parlant de décrocher je ne sais quel fusil; il ne l'a jamais fait. Sans doute, après réflexion, n'était-il jamais certain que la situation était assez nette pour permettre une telle option. Spectateurs ou acteurs quotidiens de la violence, nous en sommes tous là.

Essayez de mettre un peu d'ordre dans les manifestations de violence de ces derniers temps. A un extrême, vous serez portés à ranger, par exemple, les bandes terroristes de motocyclistes: adolescents en colère contre le père, la société, eux-mêmes. Phénomène pathologique, mais moral aussi: par certains côtés, admettons qu'une certaine hypocrisie de nos façons de vivre appelle quelque obscure et bête compensation. Tout cela se situe quand même dans les à-côtés d'une société que vous et moi récusons. Pourtant vous n'êtes déjà plus tranquille pour passer à la nuance suivante des couleurs de la violence. Vous pensez, par exemple, à la manifestation de la fête nationale de juin dernier. Qui a commencé, les manifestants ou les policiers? Les manifestants ne de-

vaient-ils pas attendre les élections pour défendre leur point de vue ? Vociférer est-il plus tolérable que de lancer des bouteilles ? ... Conjoncture ambiguë où l'injustice qui provoque est trop molle et trop discrète pour justifier avec évidence la violence qui lui est opposée. Le problème est plus clair avec les Noirs américains : l'oppression est plus massive, plus odieuse. Pourtant, ne fallait-il pas qu'ils poussent plus loin encore les manifestations pacifiques ? Quand est-il vraiment nécessaire de ravager les boutiques, d'allumer des incendies, de jeter des pierres ? Pour les Tchèques envahis par les Russes et leurs alliés, la situation est enfin très nette : les Russes n'ont-ils pas commencé et ne sont-ils pas venus armés comme en temps de guerre ? « Alors la violence des opprimés est légitime », affirment sans réticence toutes les bonnes âmes. Mais elle est justement inutile et inefficace. Quand on est vraiment certain qu'il faut prendre les armes, il n'est plus temps de le faire.

Nous n'avons considéré encore que la violence manifeste. La société tout entière repose sur la violence latente et légitimée. L'usine ou le bureau dicte à ses employés des réglementations minutieuses où ceux-ci ont peu à dire. La publicité impose des produits dont personne n'a vraiment besoin et elle fait payer les frais de persuasion par le consommateur. Les ouvriers les mieux nantis négocient sur le dos des plus pauvres qui d'ailleurs ne sont pas syndiqués. En principe, chacun peut faire campagne électorale, mais il sera mieux entendu de l'opinion s'il s'agrège à un parti puissant, c'est-à-dire financé par les intérêts dominants ... Continuer l'énumération nous mènerait loin. Il y a une histoire cachée de la violence à côté de celle des manifestations spectaculaires. Par exemple, l'essor de l'économie occidentale, au début des temps modernes, a supposé une compression telle de la consommation des masses qu'elle a pu permettre des réserves et des investissements considérables ; la croissance économique de l'Occident en a profité, mais aussi l'entrepreneur capitaliste.

Au fond, on serait tenté de proposer un système élémentaire d'équivalences : la violence ouverte est celle des impuissants ; la violence cachée est celle des puissants. Car la puissance comporte un grand nombre de ressources, en particulier celle de faire légitimer, dans la loi ou dans le Te Deum, ce que fut d'abord la brutale conquête de l'injustice. Mais un pareil système d'équivalence est trop rigide. Du moins pour interpréter la violence ouverte. Celle-ci, parce qu'elle n'a pas de statut officiel et légitime, dépend de règles du jeu qui sont fatalement confuses. Qui nous garantit que, dans les manifestations du 24 juin dernier, manifestants et policiers n'étaient pas inspirés par des émotions parentes ? Les protestataires sans espoirs politiques glissent aisément vers la violence comme on consent à une fête ; peut-être en est-il ainsi pour le policier prolétaire qui trouve dans l'ordre un chiche gagne-pain. En France, les C.R.S. sont des gendarmes pleins de sang-froid, paraît-il : mais ils forment déjà une aristocratie des gendarmes.

La morale de la violence est donc à inventer. Jésus-Christ l'avait d'ailleurs laissé entendre. Si on prend trop vite parti contre la violence, on se solidarise avec les pouvoirs. Si on coule trop vite dans la violence, on suggère que la révolte dispense de la Révolution. C'est entre ces deux extrêmes qu'une morale devrait se déployer. De cette morale, nous savons heureusement le point de départ et le premier principe : chacun doit se demander pour quelle violence il a déjà pris parti. Faisons-nous une définition de la violence à partir de là. Elle nous sera plus utile que celle des dictionnaires : elle nous jugera.

Fernand Dumont (1969)

VIVANTS

■ Minorité bavarde.

François Hébert (1977)

VLB

■ Abréviation de Victor-Lévy Beaulieu. Apparue vers 1973. A, plusieurs sens. 1) Nom d'un romancier, dramaturge et essayiste du pays équivoque né en 1945 à Saint-Jean-de-Dieu dont il a encore maintes réminiscences, puis déménagé à Morial-Mort et châtelain de Mattavinie ; auteur de récits nombreux, graves et très osés ; a un style mâle ; est enraciné. 2) Nom d'un journaliste chroniqueur prolifique au *Devoir*, où il fait école en parlant de lui-même à la troisième personne de l'imparfait et en attaquant périodiquement les pouvoirs publics. 3) Nom d'une maison d'édition qui se distingue des autres par la belle présentation de ses publications et qui ne se distingue pas des autres par l'argent qu'elle reçoit des pouvoirs publics. 4) L'abréviation est aussi une expression courante, comme « s.v.p. », et a valeur d'euphémisme pour signifier : « v'là les bines » ; on lit par exemple, à l'entrée de certains restaurants de province, en guise de bienvenue : *Ne partez pas, v.l.b.*, ou encore en épigraphe à certains livres des éditions Leméac : « *R.V.L.B.* » (« Regardez, ... »).

François Ricard (1977)

VOYANT

■ Dispositif qui s'allume pour prévenir de certains dangers. Voyant de pression d'huile. Voyant de température, etc.

■ Personne douée de voyance, dont il se consomme un très grand nombre à l'heure actuelle dans la littérature québécoise et les cercles de nouvelle culture. S'allume en présence de la croyance. Tel croyant tel voyant. A toute croyance toute voyance, etc.

François Ricard (1977)

W

WASHINGTON

- *Capitale administrative des Etats-Unis ;*
- *Capitale du monde ;*
- *Tout ce qui précède dépend de...*

Jean-Guy Pilon (1969)

WHIP EN CHEF

- *Always ready.*

Jacques Godbout (1977)